



Pistolet électrique,
menottes, adhésif,
le voisin a tout prévu...

**RESTE
JUSTE À
CHOISIR
LA FILLE**

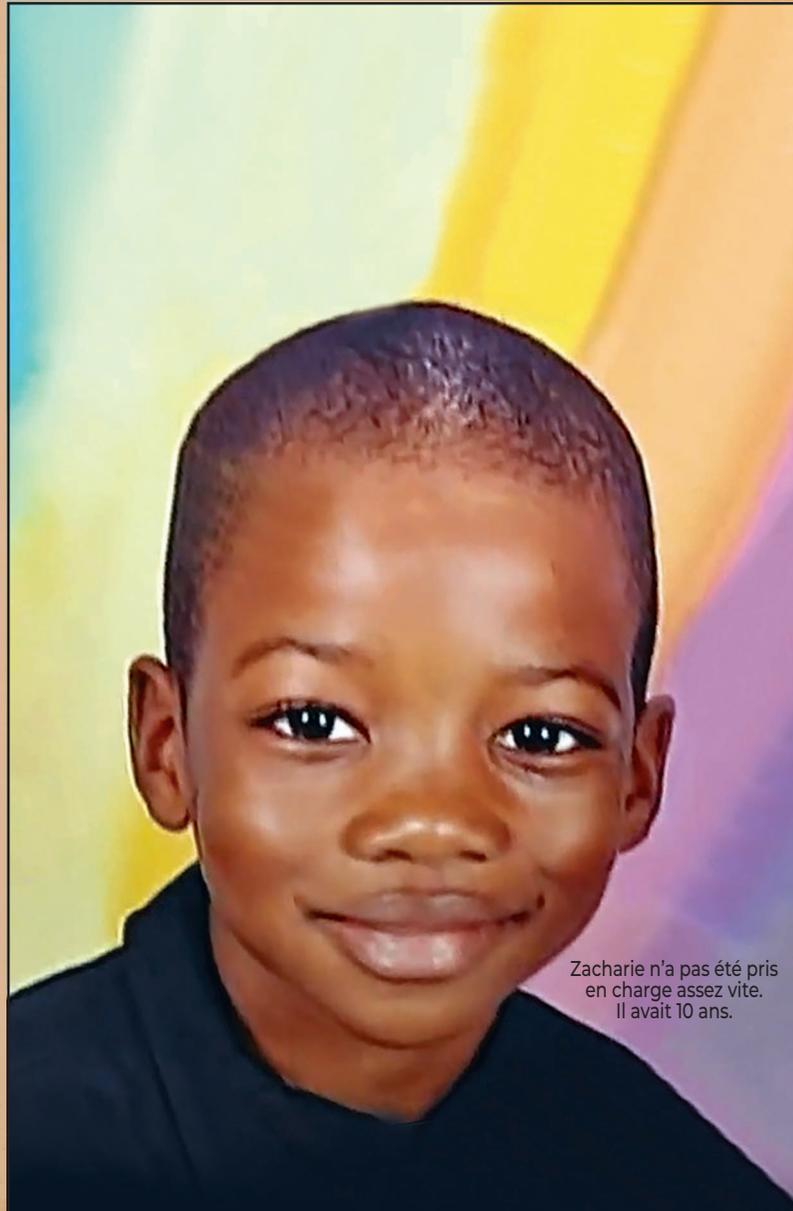
BRÈVES

MORT PARCE QU'IL HABITAIT DANS LE 9.3

C'était la nuit. Ni le Samu ni
les pompiers n'ont osé entrer
dans la cité dangereuse...

ÉPINAY-SUR-SEINE

Août 2014



Zacharie n'a pas été pris
en charge assez vite.
Il avait 10 ans.

Un caprice ? Lorsque Zacharie, son fils de 10 ans, se plaint ce soir-là d'avoir mal au ventre, Monique Coulibaly ne dramatise pas. Des « bobos », cette mère de quatre enfants animatrice dans une école maternelle en a vu d'autres. Mais, au cours de la nuit, Zacharie a de plus en plus mal. Sportif, passionné de judo, le garçon, qui doit rentrer en 6e, n'a pas l'habitude de geindre pour rien. Le samedi matin, sa mère l'emmène

voir un médecin.

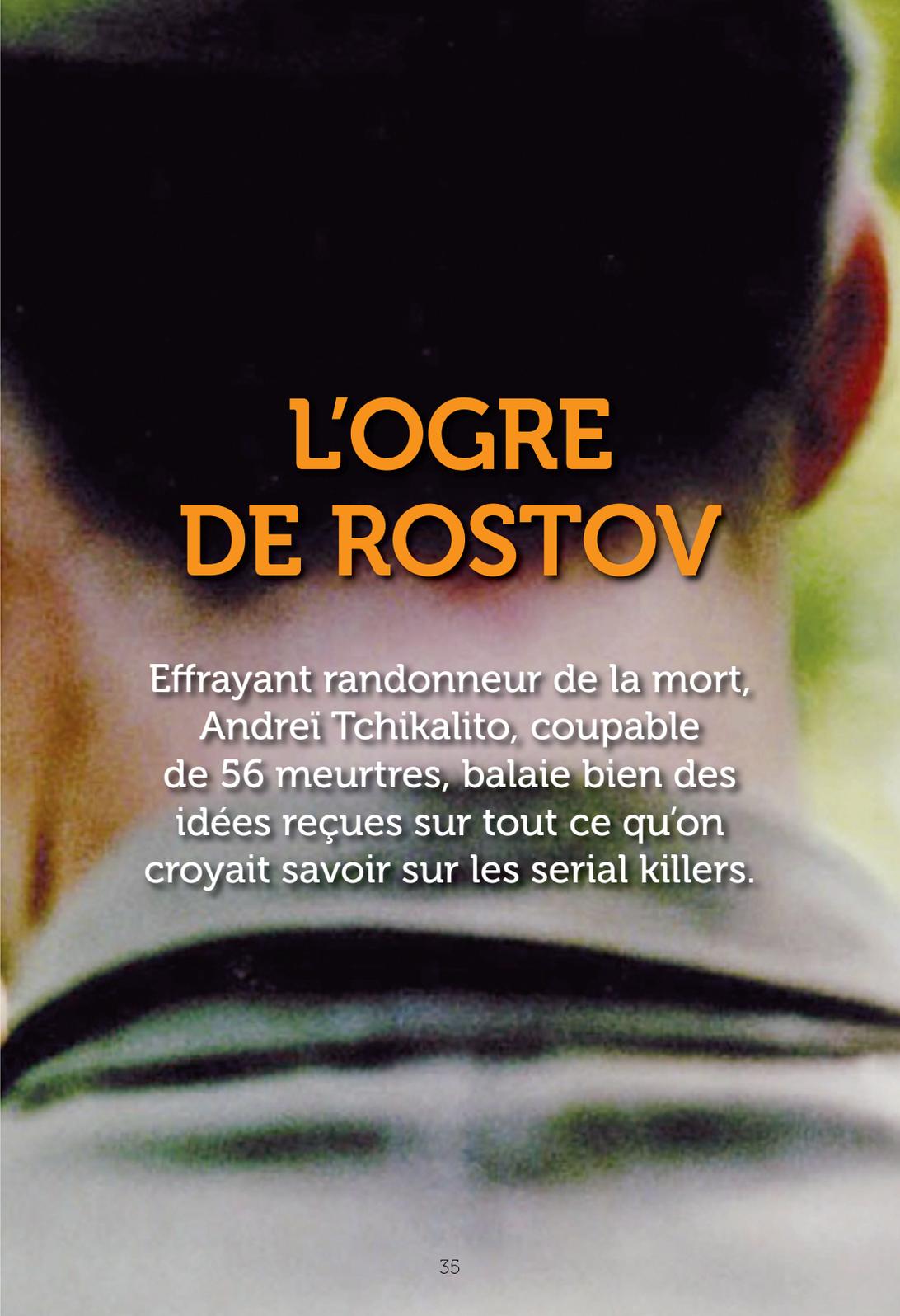
— C'est peut-être une gastro, dit le toubib. On va surveiller ça...

Mais à 2 heures du matin, le dimanche, la douleur a empiré. Affolés, Monique et son mari appellent les pompiers, qui les renvoient sur le Samu.



L'OGRE DE ROSTOV

Effrayant randonneur de la mort, Andreï Tchikalito, coupable de 56 meurtres, balaie bien des idées reçues sur tout ce qu'on croyait savoir sur les serial killers.



Viktor est immédiatement alerté. On pense avoir trouvé le coupable... Mais l'analyse de son sang fait voler en éclat ces certitudes: Tchikatilo est du groupe A, et non AB, comme le sperme recueilli sur l'une des victimes. Tant mieux, d'une certaine façon, car l'homme est un membre éminent du parti, et les enquêteurs sont bien contents de pouvoir le relâcher.

Tchikatilo disparaît donc dans la nature... Pour réapparaître six ans plus tard.

LE DERNIER MENSONGE DU CONDAMNÉ

Tchikatilo est cueilli à son adresse, à Rostov. Derrière la vitre sans tain, Viktor Burakov l'observe pendant son interrogatoire. De haute taille, osseux, les cheveux grisonnants rejetés à l'arrière d'un front largement dégarni, il a davantage des allures d'intellectuel que de brute sanguinaire. D'ailleurs, son CV est plutôt éloquent: né en Ukraine en 1936, il possède un diplôme d'arts appliqués ainsi qu'un brevet de technicien en électronique. Marié, père de deux enfants, il parle couramment allemand et a enseigné pendant plusieurs années la littérature russe à l'école de Novotcherkassk, près de Rostov. Pas étonnant qu'il soit passé entre les mailles du filet dans les premières années de l'enquête, lorsque l'on s'escrimait à chercher le coupable du côté des pédophiles condamnés et des échappés de l'asile!

Pour Viktor, cela ne fait aucun doute, Tchikatilo est bel et bien celui qu'il recherche depuis presque dix ans. S'il n'avait pas été relâché, en 1984, suite à une lamentable erreur de manipulation lors de l'analyse de sang, des dizaines de femmes et d'enfants seraient encore vivants!

Les deux premiers jours, l'homme s'entête: non, il n'a rien à voir avec ces horribles meurtres, il ne comprend pas pourquoi on l'a arrêté. Le troisième jour, il admet avoir des fantasmes sexuels « anormaux » et souffrir d'impuissance depuis son adolescence. Le lendemain, il évoque ses récurrentes pulsions suicidaires, puis, enfin, se dit prêt à avouer ses crimes. Le policier reste impassible, son stylo-bille levé, prêt à consigner les aveux, mais au fond de lui, ses tripes se nouent: c'est maintenant, après dix années à courir, qu'il va savoir.

Le 29 novembre 1990, Andreï Romanovitch Tchikatilo commence un récit qui va durer plusieurs semaines. Il raconte en détail comment il choisit ses proies, les approche, les torture... Son excitation qui monte avec les cris de douleurs, les coups de boutoir de son couteau qui remplacent ceux de son sexe impuissant, ses orgasmes au moment où le sang jaillit... Au départ taciturne, Tchikatilo s'enflamme. Une fois lancé, plus rien ne l'arrête. Viktor voit son visage se déformer de plaisir quand il explique comment il aime « enlever » les organes sexuels de ses victimes, mâchonner

leur langue et surtout leur crever les yeux.

— Vous connaissez comme moi cette vieille légende qui veut que la dernière image que voit un mort reste imprimée dans sa paupière? Eh bien, au début, je n'y croyais pas vraiment. Après, j'y croyais moins, mais j'ai continué, par habitude, explique-t-il, hilare, à Viktor.

À la fin de la première semaine de décembre, il a avoué trente-six meurtres. Puis, il se met à ajouter de nouvelles victimes à la liste. Contrairement à ce que les enquêteurs pensent, il n'a pas commencé à tuer en 1982, mais en 1978. Elle avait 9 ans et s'appelait Elena Zakotnova... Quelques semaines plus tard, Tchikatilo termine enfin son effroyable récit. Il a avoué, en tout et pour tout, cinquante-six crimes.

DÉTENDU, IL SOURIT À VIKTOR BUKAROV

Le lundi 14 février 1994, Tchikatilo est à genoux dans une cellule, au sous-sol de la prison de Rostov. Rasé de près, détendu, il sourit à Viktor Bukarov lorsque celui-ci pénètre dans la pièce, en compagnie du procureur et du médecin chef de la prison. Un garde referme la lourde porte métallique et le procureur présente à Tchikatilo l'acte du jugement du procès, ainsi que sa condamnation à mort signée du président Boris Eltsine. Tchikatilo, toujours aussi calme, étudie soigneusement les papiers, puis les rend au procureur.

— Vous avez une dernière déclaration à faire? Lui demande ce dernier.

Le condamné, libéré de ses menottes, demande du papier et un stylo et écrit quelques lignes, avant de tendre le texte à Burakov.

— Quand ils écriront des livres sur moi, je voudrais qu'ils mettent ça en exergue.

Burakov saisit le papier et le fourre dans sa poche. Quelques minutes plus tard, à 20 heures précises, les gardiens saisissent le condamné et le poussent dans une autre pièce. Un bruit de détonation retentit. L'ogre de Rostov est mort.

Burakov souffle un grand coup, sort le papier de sa poche et lit:

« Merci à vous tous, qui avez souffert à cause de moi, car il n'en existe pas un autre ici-bas comme moi qui ai fait autant de mal.

A.R. Tchikatilo, le 14 février 1994. » ●

“ L'ACTE DE JUGEMENT DU PROCÈS EST SIGNÉ BORIS ELTSINE. ”



Ces traces de sang sur le palier où a eu lieu le crime donne une idée de la violence de l'attaque.

“
JE SUIS
DIEU,
JUSTICE
EST FAITE !
”

« À force de travailler sur des faits divers, on voit le danger partout. Comme ce jour où l'homme qui m'a ouvert avait un couteau à la main. »



Ariel Castro, 52 ans, le kidnappeur des filles.

Le vieux allume la télé, sélectionne une chaîne locale. On voit sur l'écran une petite foule réunie près de l'église.

— Ah! J'étais sûr qu'ils ouvriraient le journal sur toi, Amanda! Regarde ta maman!

Une femme aux cheveux bruns coupés au carré prend le micro qu'un journaliste lui tend. C'est la mère d'Amanda.

— Je suis sûre que ma fille est encore vivante, dit-elle. Il faut continuer les recherches.

Elle éclate en sanglots. Les trois sœurs d'Amanda l'entourent. Derrière elle, un groupe de voisins

brandit une pancarte sur laquelle apparaît son portrait, une Amanda souriante, avec un visage de gamine. L'Amanda d'autrefois, celle d'avant la souillure.

— Si tu as fugué, reviens, mon bébé, ajoute sa mère. On ne te dira rien!

Pendant que les images défilent, le présentateur explique que tout a été tenté pour retrouver l'adolescente. Battues avec chiens, plongées au fond des rivières et des lacs des environs.

— Les chances de la retrouver vivante sont minces, conclut-il.

Amanda fixe le visage de sa mère. Comme elle a vieilli!

— Allez! dit Castro, en éteignant la télé. Tu vois, on fête aussi ton anniversaire, à l'extérieur. On ne t'oublie pas. Pas encore!

VEILLÉES DE PRIÈRES, APPELS À TÉMOINS

C'est dans le courant de l'année 2004 qu'une troisième fille apparaît. Brune à la peau caramel, Georgina DeJesus est une magnifique ado de 14 ans. Viols, coups de cravache, coups de poing, viols, encore et encore... Bienvenue en enfer, Gina. Plus tard, quand elles seront toutes les trois enfin seules, Gina leur racontera les veillées de prières, les appels à témoins, les affiches, les encarts dans la presse pour retrouver Amanda.

— Et moi? demande Michelle.

— Toi, c'est différent. Ta mère a dit que tu avais fugué, que tu as dû partir avec un type...

Gina explique encore qu'Ariel Castro a une autre maison, où son ex-femme habite avec leurs trois enfants.

— Il a une fille qui a exactement mon âge, c'était mon amie. J'allais souvent dans sa famille. C'est pour ça que je ne me suis pas méfiée quand il m'a proposé de me raccompagner chez moi l'autre soir...

Trois enlèvements en trois ans et personne ne soupçonne Ariel Castro! La maison où il retient ses prisonnières se trouve au cœur d'un lotissement dont chaque maison est occupée par des familles. Un jour ou l'autre, quelqu'un va forcément se demander pourquoi les volets sont toujours fermés et pour quelles raisons Castro y apporte régulièrement des sacs pleins de nourriture. Mais non, personne ne se pose de questions.

PLUS D'ANNIVERSAIRE, PLUS UN MOT DANS LA PRESSE... ON LES OUBLIE

Les années passent. Michelle, Amanda et Gina sont désormais soumises. Castro les oblige régulièrement à regarder la télé:

— Tiens? Il n'y a plus rien sur vous au journal? C'est pourtant une date anniversaire! On vous a oubliées?

Avec le temps, les conditions des prisonnières s'améliorent, même si elles sont plongées dans une semi-obscérité permanente. Elles circulent librement dans la maison et ont le droit d'aller prendre une douche seule. Mais à tout moment, la violence peut exploser. Michelle est le souffre-douleur de Castro. On dirait qu'il fait exprès de la mettre enceinte. Quand elle attend un enfant, il s'acharne sur elle à coups de pied, l'affame méthodiquement jusqu'à ce qu'elle fasse une fausse couche.

— Toi, tu ne te mets pas à table. Tu nous regardes manger, lui dit-il. Tu ne voudrais



Geste de victoire du père de Georgina. Sa fille avait été enlevée en avril 2004. Il pensait qu'elle était morte. ©SIPA



La solution du capitaine grec

**QU'ON LES
JETTE
À LA MER!**



Comment devenir célèbre quand on est dépourvu de tout talent ? Un jerrycan d'essence et une allumette peuvent suffire à faire un beau feu d'artifice !

**JUSTE POUR
FAIRE LA UNE**

L'épave de la
Laguna après
l'accident.
©AFP